

Cet épisode de l'évangile, parmi les plus connus, est dangereux. Il est dangereux car il peut très facilement être détourné de son sens original vers d'autres interprétations lourdes de conséquences.

Une des manières les plus courantes de détourner le sens de ces paroles de Jésus est d'en faire une leçon de morale pour les autres, pour ceux que nous identifions comme les riches de notre temps, généralement, tous ceux qui le sont plus que nous de façon significative dont, bien sûr ceux que l'on affuble depuis peu du qualificatif de « super riches ». Une autre manière de subvertir le message de Jésus est, à l'inverse, de se positionner comme riche puisque l'on est toujours le riche de quelqu'un, et de se laisser aller à sombrer dans la culpabilité qui souvent amène à chercher des justifications théologiques à la richesse. D'autres encore ont interprété cette histoire comme une consolation pour les pauvres leur promettant la vie éternelle qui échappe au riche, c'est le fameux « opium du peuple » de Karl Marx.

Je voudrais partager avec vous deux réflexions inspirées par cet épisode. La première concerne le rôle du manque dans nos vies et nos sociétés et la seconde touche à nos conceptions de Dieu et pose la question de l'idolâtrie.

Dans la Bible, le manque vient toujours indiquer la place de Dieu. Il souligne le fait que « je ne suis pas tout, je ne sais pas tout, je ne peux pas tout, bref que je suis inscrit dans la finitude. Nos manques d'avoir pointent toujours un manque d'être, un besoin de Dieu pour être celui que je dois être. C'est pour cela que dans la spiritualité biblique il est si souvent demandé au peuple de Dieu de créer du manque : c'est le sens du jeûne, c'est aussi le sens du don qui creuse un manque d'argent, c'est le sens du commandement du sabbat qui interdit de remplir sa vie par le travail...etc. Contrairement à beaucoup d'autres divinités, le Dieu de la Bible ne vient pas, en réponse à nos prières, combler nos manques. Il vient les habiter, ce qui n'est pas pareil !

La rencontre avec cet homme riche va être, pour Jésus, l'occasion de rappeler le sens de ces manques qui sont une condition pour pouvoir recevoir Dieu en nos vies. C'est l'absence de manque, le trop plein de richesses qui empêchent de le suivre et de répondre au commandement : « viens et suis moi ». Du coup il nous renvoie la même question : « quelles sont les richesses qui combler nos manques et nous empêchent de suivre le Christ ? » Ce sont celles-là qu'il nous faut donner. Et ce n'est pas toujours l'argent... Nos bonnes consciences, par exemple, peuvent être de vraies richesses. Imaginons que cet homme ait obéi à Jésus et qu'il ait tout donné. S'il l'avait fait, il serait peut être devenu un super disciple, très fier de lui et faisant l'admiration de tous. Il aurait fait vraiment tout ce que Dieu lui demandait ! Mais, ce faisant, il aurait été enfermé, une fois de plus, dans sa vertu et son respect de la loi ! En effet, la radicalité du commandement n'a pas pour but de faire une catégorie supérieure de disciples, des super-chrétiens, qui seraient capables de donner leurs richesses, mais au contraire, de briser la coque de vertu dans laquelle l'homme s'enferme lorsqu'il veut plaire à Dieu par ses propres moyens, lorsqu'il veut gagner la grâce. Gagner la grâce est évidemment une contradiction dans les termes, contradiction qui est posée dès le premier verset quand cet homme demande à Jésus « que dois-je **faire** pour **hériter** la vie éternelle ». Le propre d'un héritage, c'est qu'on n'a pas à le gagner mais à le recevoir. Vouloir **faire** pour **hériter** est un non sens. En fait, le passage par ce commandement à vendre tout ce qu'il avait pour en donner le produit de la vente aux pauvres poursuit deux objectifs complémentaires : mettre le doigt sur ce qui empêche souvent de suivre le Christ : l'attachement aux richesses et montrer que tant que l'on essaie de « faire ce qu'il faut » pour plaire à Dieu, on n'a aucune chance d'y arriver.

La solution pour cet homme serait de se considérer comme pauvre, comme manquant, et de se mettre dans la position de celui qui a besoin de recevoir de Dieu et des autres. Le problème du riche, c'est que les autres ont besoin de lui, mais que lui n'a besoin de personne. C'est cela qui

l'empêche de comprendre la grâce ! Ce passage de l'Écriture comme tant d'autres est donc d'abord une invitation à accepter d'être manquant et d'avoir besoin des autres et de Dieu.

Ce faisant, Jésus révèle un Dieu qui creuse en nous le manque, un Dieu bien différent de celui que l'on invoque si souvent pour qu'il le comble... Il met ses auditeurs devant un choix entre deux logiques inconciliables celle de Dieu et celle de l'argent qu'ailleurs dans l'évangile, Jésus personnifie en le nommant Mamon, du nom d'une divinité païenne ; celle de Dieu qui est appel au don, au partage, à la gratuité, à la grâce et celle de l'argent qui est celle de l'accumulation, de l'achat et de la vente, bref le contraire. En donnant à l'argent un nom, Jésus suppose qu'il a une personnalité, une autonomie propre. En lui donnant ce nom, Jésus signifie que l'argent s'inscrit dans le registre de l'idolâtrie, qu'il a donc un pouvoir spirituel.

Mais reprenons le fil du texte pour voir comment Jésus s'y prend pour amener cet homme riche à la découverte de la grâce, de la gratuité, comment il lui propose de régler son problème de riche.

D'abord, il nous est dit que Jésus aimait cet homme qui faisait tant d'effort pour respecter la loi de Dieu et qui, en plus, y arrivait assez bien puisqu'il respectait tous les commandements. Puis, en lui demandant de donner tout ce qu'il avait, Jésus oppose à la vertu radicale de son interlocuteur une générosité radicale. Tout abandonner pour le suivre. Quand cet homme aura tout donné il deviendra pauvre et son regard pourra changer. Il ne sera plus dans la recherche d'un toujours mieux, d'un toujours plus, de la vertu parfaite, d'une conformité exemplaire avec la loi, mais il pourra faire en lui une place que Dieu pourra venir habiter.

Le texte continue en nous disant qu'il s'en est allé tout triste, mais s'arrête là. Il n'y a pas de condamnation de cet homme, ni de récupération. Il est laissé face à sa décision. On ne sait pas ce qu'il est devenu ensuite, ce qui nous laisse libre de l'imaginer. Il n'y a pas de fin à cette histoire qui reste ouverte car elle est notre histoire à chacun et c'est à chacun d'écrire, de vivre, sa propre fin.